

**HISTOIRE**

---

**DES ARABES**

---

PAR

**L. A. SÉDILLOT**

Professeur d'histoire au lycée Saint-Louis  
Membre du conseil de la Société asiatique et de la commission  
centrale de la Société de géographie, etc., etc.

---

**PARIS**

**LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C<sup>ie</sup>**

RUE PIERRE-SARRAZIN, N<sup>o</sup> 14

(Près de l'École de Médecine)

---

1854

ports avec l'ennemi furent contraints de vendre leurs biens, et on les transporta en Afrique.

Ces mesures violentes n'empêchèrent point Alphonse Raymond, devenu roi de Castille et de Léon, de descendre encore avec une puissante armée en Andalousie (1133); il ravagea les faubourgs de Séville, et même ceux de Cadix, et mérita par ses expéditions autant que par la médiation qu'il exerça entre le roi de Navarre et celui d'Aragon, le titre d'*empereur*. Le comte de Portugal, Alphonse Henriquez, dirigea aussi une expédition vers l'Algarve; dans le dessein de soumettre toute cette province. Les walis de Badajoz, de Beja, d'Evora et d'Elvaz vinrent lui présenter la bataille; il l'accepta, et remporta près des hauteurs d'Ourique une victoire célèbre qui consolida sa puissance et lui fit décerner la royauté (1143)<sup>1</sup>.

#### **Les musulmans perdent la Sicile et sont refoulés en Afrique**

Les Almoravides n'avaient fait que retarder un instant la ruine de l'islamisme; ils n'étaient point sortis de la péninsule et n'avaient entrepris dans la Méditerranée aucune expédition maritime au delà des Baléares, qu'ils avaient enlevés, en 1096, à un wali andalous. Ils n'avaient point cherché à reprendre Candie, dont les Vénitiens s'étaient emparés sur les musulmans. La Sicile elle-même était tombée définitivement aux mains des chevaliers normands, qui après s'être établis dans le comté d'Aversa et la principauté de Capoue, avaient fondé dans l'Italie méridionale un État indépendant, malgré l'opposition des pontifes de Rome, des Grecs et des Allemands. Robert Guiscard et son frère Roger se décidèrent à passer le détroit en 1064; l'occasion était favorable: les cinq émirs de Palerme, Pyranèse, Messine, Trapani et Patti se disputaient l'autorité souveraine que les Zeïrites n'étaient plus en état d'exercer. Roger feignit d'abord d'entrer dans ces querelles intérieures; puis quand il crut le moment opportun, il jeta le masque, quitta les

1. *Documentos arabicos para a historia portugueza*, etc.. Ed. de Sousa. Lisbonne, 1790 — *Vestigios da lingua arabica em Portugal*, par le même, et dans notre collection *l'Histoire du Portugal*, de M. Boucliot, 1853.

rangs des musulmans, et réunit autour de lui les chrétiens de la Sicile (1068). La guerre fut longue. Le chef normand, privé des secours de son frère, réduit à se tenir sur la défensive dans la ville de Messine, faillit être écrasé par des troupes que les Zeïrites avaient envoyées d'Afrique; le retour de Guiscard avec des renforts changea les choses de face; Catane, Palerme, se soumirent; l'armée musulmane fut repoussée (1071), et l'île demeura acquise aux Normands. Les Arabes et les Maures qui voulurent y demeurer obtinrent des garanties nombreuses. Le vainqueur craignait qu'ils n'emportassent avec leurs richesses cette science agricole et industrielle qui avait assuré la prospérité de la Sicile; on leur promit la liberté de leur culte, le maintien de leurs coutumes; mais, dans les deux siècles qui suivirent, la population musulmane disparut complètement. Roger fit de la Sicile une puissance maritime, et voulut enlever aux Arabes l'empire de la Méditerranée<sup>1</sup>. Il les poursuivit d'abord sur le rocher de Malte, qui vit flotter son drapeau en 1098. Plus tard son fils, Roger II, menaça l'Afrique elle-même et s'empara des îles situées près du littoral (1125-1143).

Profitant, en 1146, des dissensions qui avaient éclaté parmi les Zeïrites, Roger se présenta devant Tripoli. La ville ne put résister aux efforts de l'amiral Giorgi, et bientôt Sfaks, Sousa, Mahadia, Cairowan et Tunis reconnurent son autorité (1148). Les Zeïrites se retirèrent dans l'intérieur des terres, et laissèrent entre les mains des chrétiens ces villes, où ils dominaient depuis cent soixante-dix-sept ans (971-1148).

L'islamisme était donc, au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, en pleine décadence, du côté de l'Occident; la domination de la Méditerranée lui avait échappé; il reculait en Espagne, et déjà une partie de l'Afrique lui échappait; de nouveaux défenseurs vinrent tout à coup lui rendre un éclat passager; ils sortaient, comme les Almoravides, des déserts du Magreb, et ils allaient se répandre comme un torrent sur l'Afrique et l'Espagne.

1. Voy. la traduction que M. Jaubert a donnée de la *Géographie d'Édrisi*, 2 vol. in 4.

**Les Almohades succèdent aux Almoravides et s'étendent en Afrique.**

Parmi les peuplades qui étaient soumises aux Almoravides, quelques-unes avaient vu avec jalousie l'élévation des tribus Lamtuna et Gudula, et désiraient ardemment acquérir, pour elles-mêmes, les richesses qu'Yousef et Ali avaient procurées à leurs rivales. Ce sentiment fut habilement exploité par un homme d'une instruction profonde qui était venu au Magreb propager les doctrines de son maître le célèbre philosophe Al-Gazzali, Muhamad-ben-Abdallah fils d'un employé subalterne dans la mosquée de Cordoue. Initié de bonne heure, par suite d'heureuses circonstances, aux premiers éléments des sciences, envoyé plus tard en Orient, et admis, à Bagdad, à recevoir l'enseignement d'Al-Gazzali, il comprit l'influence qu'on pouvait exercer au moyen des idées religieuses sur le gouvernement des sociétés, et entreprit, par la seule force de son intelligence, de renverser la dynastie des Almoravides. Il commença par critiquer, dans la conduite de leurs principaux chefs, tout ce qui pouvait paraître contraire aux prescriptions les plus rigoureuses du Coran. Chassé de Maroc pour avoir insulté les femmes d'Ali qui sortaient le visage découvert, il s'attacha à persuader au peuple qu'il était temps de revenir à la morale et aux commandements de Mahomet, annonçant en même temps l'arrivée d'un nouveau *Mahadi* qui allait ramener sur terre la vertu et la justice. Ses intrigues ne se bornèrent pas à des prédications publiques ; il réussit à s'entourer d'hommes actifs et capables de le soutenir dans sa difficile mission, et leur action ne tarda pas à se manifester au grand jour ; dans les villes de Maroc et d'Agmat, une foule innombrable accourut à leur voix et applaudit à leurs projets de réforme.

Les Almoravides s'aperçurent trop tard du danger qui les menaçait ; lorsqu'ils voulurent le conjurer, Abdallah s'était organisé un parti considérable ; il vit qu'il portait ombrage aux souverains du pays ; que les yeux étaient fixés sur lui, et il se retira à Tinmal, dans la province de Sous, où il appela ses adhérents, nommés Almohades (unitaires). Il fit élever, dans ce lieu que la nature elle-même avait fortifié, un châ-

teau presque inattaquable, et exerça une autorité absolue avec le seul titre de Mahadi. Il voulut toutefois que l'administration restât confiée à un grand conseil composé de dix de ses disciples les plus dévoués, au nombre desquels se distinguait Abdelmoumen, et à une assemblée de soixante et dix musulmans. Bientôt les ennemis des Almoravides vinrent se ranger autour de lui, et surtout les tribus Henteta, Herga, Gidmuya, qui formaient la principale fraction de la grande tribu des Marmuda. Dès 1120, trouvant ses forces suffisantes, il entra en campagne; les trois premières batailles qu'il livra devinrent autant de victoires par le courage de ses soldats et le fanatisme qu'il sut leur inspirer. Après ces succès (1123), il crut pouvoir assiéger Maroc et se présenta devant cette ville, véritable centre de la puissance des Almoravides en Afrique; vainqueur au début dans quelques rencontres, il fut ensuite trahi par la fortune, et ses troupes subirent le plus sanglant échec (1125). Lui-même fut au moment de désespérer de sa cause, et d'abandonner, devant ce funeste jeu de la guerre, les espérances de grandeur qu'il avait pu concevoir. Le génie et l'activité d'Abdelmoumen lui créèrent de nouvelles ressources; il parvint peu à peu à ranimer l'ardeur de ses partisans abattus, et, en 1130, ses pertes furent tout à fait réparées. Il résolut de tenter encore une fois le sort des armes, et fut plus heureux, grâce au génie d'Abdelmoumen, qu'il désigna comme son successeur quatre jours avant sa mort.

Abdelmoumen était digne de poursuivre la tâche difficile entreprise par le Mahadi; moins rigide que son maître, il avait, de plus que lui, l'habitude de la guerre et du commandement; doué d'une grande persévérance et d'une volonté ferme, il imposait à tous par une représentation pleine de dignité; son esprit savait concevoir des projets hardis, et il y avait en lui l'énergie nécessaire pour les exécuter. Les Almohades accueillirent son avènement avec acclamation, et il justifia les espérances que leur avaient fait concevoir ses rares qualités. En peu de temps, il leur donna un empire beaucoup plus vaste que ne l'était celui des Almoravides.

De Tinmal, sa capitale, située au fond des montagnes du Dahrah, il commença, dès 1132, à soumettre toutes les tribus limitrophes qui s'étendaient jusqu'à Salé. Quand cette ville lui eut ouvert ses portes, il envahit le pays de Fez et celui de Taza, qui ne lui opposèrent qu'une faible résistance (1137). A la mort d'Ali-ben-Yousef (1144), son fils Tasfin était encore à la tête d'une armée aguerrie, mais il ne possédait plus que quelques provinces voisines de Maroc et les deux places importantes d'Oran et de Tlemcen. Ce fut sous les murs de cette dernière ville que se décidèrent les destins de l'Afrique. Abdelmoumen dut la victoire à ses habiles dispositions; il forma de ses troupes un bataillon carré dont le premier rang se composait des soldats les plus vaillants armés de longues piques qu'ils appuyaient contre terre dans une direction oblique. Des boucliers les protégeaient contre les flèches ennemies. Les arbalétriers et les frondeurs venaient ensuite, et la cavalerie se trouvait au milieu de ce carré, d'où elle s'élançait par des issues qui se refermaient immédiatement. Les Almoravides, quelque supérieurs en nombre, ne purent jamais rompre cet ordre de bataille et finirent par essayer une déroute complète. Tasfin, désespéré, s'enfuit à Tlemcen, puis à Oran, où un accident funeste, en lui enlevant la vie, priva les Almoravides d'une direction qui leur était nécessaire (1145).

En peu de temps, les villes qui avaient jusque-là repoussé l'autorité d'Abdelmoumen furent forcées de la reconnaître. On raconte que ce hardi conquérant, irrité de la résistance qu'une de ces places lui opposait, fit construire une forte digue pour élever les eaux d'une rivière qui traversait la ville assiégée; puis il enleva tout à coup l'obstacle qui les retenait, et les lança sur les remparts, qui s'écroulèrent avec fracas. En 1146, il ne restait plus aux Almoravides que Maroc, qui fut prise d'assaut, et les Almohades se trouvèrent en possession de tout le Magreb.

Abdelmoumen, après avoir acquis l'héritage de Yousef, chercha, sans aucun retard, à s'immiscer dans les affaires d'Espagne. Mais là ne se borna point son ambition; il prétendit renouveler en Afrique l'ancienne domination des Agla-

bites, et se tourna du côté de la Cyrénaïque, comme s'il eût reçu du Mahadi l'injonction de réunir dans une même pensée et sous un même chef tous les musulmans d'Occident. Sa longue carrière ne fut plus marquée que par des succès. De 1146 à 1158, il soumit Seldjelmesse et les tribus qui demeuraient entre Oran et Tlemcen. Il mit fin à la dynastie des Beni-Hammad, dont les derniers représentants allèrent rejoindre les Zeïrites, refoulés parmi les tribus du désert, et, en 1159, se trouva en face des Normands chrétiens, qui s'étaient établis en Afrique, et avaient vainement essayé, en secourant les souverains de Bougie, de s'opposer à ses envahissements. Il avait entendu vanter leur courage, et prépara contre eux une expédition formidable. Les écrivains arabes ont fait de sa marche, depuis Salé jusqu'à Tunis, à travers les plaines du littoral de l'Afrique, une description pompeuse; ils rapportent que le matin le signal du départ était donné au moyen d'un immense tambour ayant quinze coudées de profondeur et dont le son s'entendait à une demi-journée de distance; l'armée était divisée en quatre corps; chaque tribu avait son étendard, ses bagages et ses troupeaux. On s'arrêtait à midi pour se reposer le reste du jour. Le roi était entouré de ses généraux et de ses scheïks les plus considérés montés sur de superbes chevaux dont les harnais étaient tissus d'or et d'argent, et ayant dans leurs mains des lances dont le manche était garni d'ivoire et le fer orné de banderoles de diverses couleurs; puis venait une foule innombrable de musiciens dont les principaux instruments étaient des clairons et des cymbales. Quand on arrivait au lieu de campement, les places étaient aussitôt distribuées avec autant d'ordre que de promptitude, et chacun trouvait auprès de lui les provisions dont il avait besoin.

Les Francs ne purent résister et perdirent successivement Tunis, Tripoli, Sfaks, Mahadia, Cabes, Cairowan et les autres villes qu'ils possédaient depuis 1148.

Une fois maîtres de l'Afrique, les Almohades eurent de continuel efforts à faire pour la conserver. De nombreux ennemis leur en disputaient la possession. Outre les tribus du désert

qui se révoltaient sans cesse pour se soustraire à l'impôt, outre le roi de Sicile qui essaya, jusqu'en 1180, de reprendre ce qu'on lui avait enlevé, et ne se désista de ses prétentions qu'en signant un traité de paix avec le successeur d'Abdelmoumen, ils eurent à repousser les incursions d'un chef almoravide qui, des Baléares, où il était établi, débarqua en 1184 près de Bougie, s'empara de cette ville, de Cabes et de Sfaks, et fit dire la prière au nom du khalife de Bagdad. Ils furent attaqués par le sultan d'Égypte Saladin qui conquit, en 1172, la ville de Tripoli, et ne purent tirer vengeance des Aïoubites, tout-puissants en Orient; mais ils reprirent assez rapidement sur l'Almoravide les places dont il s'était rendu maître, et le poursuivirent même jusque dans les Baléares, qu'ils réduisirent en 1205.

**L'Espagne musulmane se soulève contre les Almoravides.**

La victoire d'Alphonse Henriquez à Ourique avait été dans la péninsule le signal de la dissolution complète de l'empire des Almoravides (1143). Ils étaient déjà pressés au Magreb par les Almohades, et n'avaient pu envoyer de secours aux walis de Badajoz et d'Elvas. L'Andalousie se souleva aussitôt contre les chefs nommés par Ali-Ben Yousef, et ces nouveaux déchirements favorisèrent les progrès des princes chrétiens.

Alphonse III, roi de Castille et de Léon, ravagea au delà de la Guadiana et de la Sierra Morena, les villes d'Andujar et de Baeza (1146); il prit Calatrava (1147) et s'approcha même des murs d'Almeria, qui fut obligée de capituler après un blocus de trois mois, auquel avaient pris part les vaisseaux catalans.

Le roi de Portugal, de son côté, vint assiéger l'importante ville de Lisbonne; cette conquête, en lui donnant la navigation du Tage, lui ouvrait le chemin de l'Algarve. Il l'acheva glorieusement, avec l'assistance d'une flotte de croisés anglais et flamands qui avait jeté l'ancre à l'embouchure du fleuve (1147.) Une entreprise d'Alphonse III contre Cordoue ne fut pas aussi heureuse, il se vengea en dévastant le pays (1152).